

Session 2018

PE1-18-PG4

Repère à reporter sur la copie

CONCOURS DE RECRUTEMENT DE PROFESSEURS DES ÉCOLES

Lundi 09 avril 2018
Première épreuve d'admissibilité

Français

Durée : 4 heures

Rappel de la notation :

L'épreuve est notée sur 40 points : 11 pour la première partie, 11 pour la deuxième et 13 pour la troisième ; 5 points permettent d'évaluer la correction syntaxique et la qualité écrite de la production du candidat.

Une note globale égale ou inférieure à 10 est éliminatoire.

Ce sujet contient 10 pages, numérotées de 1/10 à 10/10. Assurez-vous que cet exemplaire est complet. S'il est incomplet, demandez un autre exemplaire au chef de salle.

L'usage de tout ouvrage de référence, de tout document et de tout matériel électronique est rigoureusement interdit.

L'usage de la calculatrice est interdit.

N.B : Hormis l'en-tête détachable, la copie que vous rendrez ne devra, conformément au principe d'anonymat, comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc.

Tout manquement à cette règle entraîne l'élimination du candidat.

Si vous estimez que le texte du sujet, de ses questions ou de ses annexes comporte une erreur, signalez lisiblement votre remarque dans votre copie et poursuivez l'épreuve en conséquence. De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, il vous est demandé de la (ou les) mentionner explicitement.

PREMIÈRE PARTIE : Question relative aux textes proposés (11 points)

Vous analyserez comment les textes du corpus conçoivent la relation pédagogique dans ses différentes dimensions.

TEXTE 1 : Daniel PENNAC, *Chagrin d'école* (2007), Gallimard.

Elle est immédiatement perceptible, la présence du professeur qui habite pleinement sa classe. Les élèves la ressentent dès la première minute de l'année, nous en avons tous fait l'expérience : le professeur vient d'entrer, il est absolument là, cela s'est vu à sa façon de regarder, de saluer ses élèves, de s'asseoir, de prendre possession du bureau. Il ne s'est pas recroquevillé sur lui-même, non, il est à son affaire, d'entrée de jeu, il est présent, il distingue chaque visage, la classe existe aussitôt sous ses yeux.

Cette présence, je l'ai éprouvée une nouvelle fois, il y a peu, au Blanc-Mesnil, où m'invitait une jeune collègue qui avait plongé ses élèves dans un de mes romans. Quelle matinée j'ai passée là ! Bombardé de questions par des lecteurs qui semblaient posséder mieux que moi la matière de mon livre, l'intimité de mes personnages, qui s'exaltaient sur certains passages et s'amusaient à épingler mes tics d'écriture... Je m'attendais à répondre à des questions sagement rédigées, sous l'œil d'un professeur légèrement en retrait, soucieux du seul ordre de la classe, comme cela m'arrive assez souvent, et voilà que j'étais pris dans le tourbillon d'une controverse littéraire où les élèves me posaient fort peu de questions convenues. Quand l'enthousiasme emportait leurs voix au-dessus du niveau de décibels supportable, leur professeur m'interrogeait elle-même, deux octaves plus bas, et la classe entière se rangeait à cette ligne mélodique.

Plus tard, dans le café où nous déjeunions, je lui ai demandé comment elle s'y prenait pour maîtriser tant d'énergie vitale.

Elle a d'abord éludé :

- Ne jamais parler plus fort qu'eux, c'est le truc.

Mais je voulais en savoir davantage sur la maîtrise qu'elle avait de ces élèves, leur bonheur manifeste d'être là, la pertinence de leurs questions, le sérieux de leur écoute, le contrôle de leur enthousiasme, leur emprise sur eux-mêmes quand ils n'étaient pas d'accord entre eux, l'énergie et la gaieté de l'ensemble, bref tout ce qui tranchait tellement avec la représentation effrayante que les médias propagent de ces classes blackébeures.

Elle fit la somme de mes questions, réfléchit un peu et répondit :

- Quand je suis avec eux ou dans leurs copies je ne suis pas ailleurs.

Elle ajouta :

- Mais, quand je suis ailleurs, je ne suis plus du tout avec eux.

Son ailleurs, en l'occurrence, était un quatuor à cordes qui exigeait de son violoncelle l'absolu que réclame la musique. Du reste, elle voyait un rapport de nature entre une classe et un orchestre.

- Chaque élève joue de son instrument, ce n'est pas la peine d'aller contre. Le délicat, c'est de bien connaître nos musiciens et de trouver l'harmonie. Une bonne classe, ce n'est pas un régiment qui marche au pas, c'est un orchestre qui travaille la même symphonie. Et si vous avez hérité du petit triangle qui ne sait faire que ting ting, ou de la guimbarde qui ne fait que bloïng bloïng, le tout est qu'ils le fassent au bon moment, le mieux possible, qu'ils deviennent un excellent triangle, une irréprochable guimbarde, et qu'ils soient fiers de la qualité que leur contribution confère à l'ensemble. Comme le goût de l'harmonie les fait tous progresser, le petit triangle finira lui aussi par connaître la musique, peut-être pas aussi brillamment que le premier violon, mais il connaîtra la même musique.

Elle eut une moue fataliste :

- Le problème, c'est qu'on veut leur faire croire à un monde où seuls comptent les premiers violons.

Un temps :

- Et que certains collègues se prennent pour des Karajan qui supportent mal de diriger l'orphéon municipal. Ils rêvent tous du Philharmonique de Berlin, ça peut se comprendre...

Puis, en nous quittant, comme je lui répétais mon admiration, elle répondit :

- Il faut dire que vous êtes venus à dix heures. Ils étaient réveillés.

TEXTE 2 : Michel de MONTAIGNE, *Les Essais*, livre I, chapitre 26 « De l'institution des enfants » (1580), Folio Classique, Gallimard.

À un enfant de la maison qui recherche les lettres, non pour le gain (car une fin si abjecte est indigne de la grâce et faveur des Muses, et puis elle regarde et dépend d'autrui), ni tant pour les commodités externes que pour les siennes propres, et pour s'en enrichir et parer au-dedans, ayant plutôt envie d'en tirer un habile homme qu'un homme savant, je voudrais aussi qu'on fût soigneux de lui choisir un conducteur qui eût plutôt la tête bien faite que bien pleine, et qu'on y requît tous les deux, mais plus les mœurs et l'entendement que la science ; et qu'il se conduisît en sa charge d'une nouvelle manière.

On ne cesse de crier à nos oreilles, comme qui verserait dans un entonnoir, et notre charge ce n'est que redire ce qu'on nous a dit. Je voudrais qu'il corrigeât cette partie et que, de belle arrivée¹, selon la portée de l'âme qu'il a en main, il commençât à la mettre sur la montre², lui faisant goûter les choses, les choisir et discerner d'elle-même ; quelquefois lui ouvrant chemin, quelquefois le lui laissant ouvrir. Je ne veux pas qu'il invente et parle seul ; je veux qu'il écoute son disciple parler à son tour. Socrate, et, depuis, Arcésilas faisaient premièrement parler leurs

¹ de belle arrivée : tout de suite

² sur la montre : sur la piste

disciples, et puis ils parlaient à eux. *L'autorité de ceux qui enseignent nuit souvent à ceux qui veulent apprendre.*

Il est bon qu'il le fasse trotter devant lui, pour juger de son train ; et juger jusques à quel point il doit se raval³ pour s'accommoder à sa force. À faute de cette proportion, nous gâtons tout ; et de la savoir choisir, et s'y conduire bien mesurément, c'est l'une des plus ardues besognes que je sache ; et est l'effet d'une haute âme et bien forte, savoir condescendre à ses allures puériles et les guider. Je marche plus sûr et plus ferme à mont qu'à val⁴. Ceux qui, comme porte notre usage, entreprennent, d'une même leçon et pareille mesure de conduite, régenter plusieurs esprits de diverses mesures et formes, ce n'est pas merveille si en tout un peuple d'enfants ils en rencontrent à peine deux ou trois qui rapportent quelque juste fruit de leur discipline.

Qu'il ne lui demande pas seulement compte des mots de sa leçon, mais du sens et de la substance ; et qu'il juge du profit qu'il aura fait, non par le témoignage de sa mémoire mais de sa vie. Que ce qu'il viendra d'apprendre, il le lui fasse mettre en cent visages et accommoder à autant de divers sujets, pour voir s'il l'a encore bien pris et bien fait sien, prenant l'instruction de son progrès des pédagogismes de Platon. C'est témoignage de crudité et indigestion que de regorger la viande comme on l'a avalée. L'estomac n'a pas fait son opération s'il n'a fait changer la façon et la forme à ce qu'on lui avait donné à cuire.

Notre âme ne branle qu'à crédit⁵, liée et contrainte à l'appétit des fantaisies d'autrui, serve et captivée sous l'autorité de leur leçon. On nous a tant assujettis aux cordes que nous n'avons plus de franches allures. Notre vigueur et liberté est éteinte.

TEXTE 3 : ALAIN, *Propos sur l'éducation* (1932), Presses universitaires de France.

Des gens jouaient aux *Lettres*, jeu connu ; il s'agit de former des mots avec des lettres éparpillées ; ces combinaisons excitent l'attention prodigieusement ; l'extrême facilité des petits problèmes à trois ou quatre lettres engage l'esprit dans un travail assez fatigant ; belle occasion d'apprendre les mots techniques et l'orthographe. Ainsi, me disais-je, l'attention de l'enfant est bien facile à prendre ; faites-lui un pont depuis ses jeux jusqu'à vos sciences ; et qu'il se trouve en plein travail sans savoir qu'il travaille ; ensuite, toute sa vie, l'étude sera un repos et une joie, par cette habitude d'enfance ; au lieu que le souvenir des études est comme un supplice pour

³ se raval³ : s'adapter, s'abaisser

⁴ à mont qu'à val : en montant qu'en descendant

⁵ à crédit : en se fiant à autrui

la plupart. Je suivais donc cette idée charmante en compagnie de Montaigne. Mais l'ombre de Hegel parla plus fort.

L'enfant, dit cette Ombre, n'aime pas ses joies d'enfant autant que vous croyez. Dans sa vie immédiate, oui, il est pleinement enfant, et content d'être enfant, mais pour vous, non pour lui. Par réflexion, il repousse aussitôt son état d'enfant ; il veut faire l'homme ; et en cela il est plus sérieux que vous ; moins enfant que vous, qui faites l'enfant. Car l'état d'homme est beau pour celui qui y va, avec toutes les forces de l'enfance. Le sommeil est un plaisir d'animal, toujours gris et sombre un peu ; mais on s'y perd bientôt ; on y glisse ; on s'y plonge, sans aucun retour sur soi. C'est le mieux. [...] Mais bercer n'est pas instruire.

Au contraire, dit cette grande Ombre, je veux qu'il y ait comme un fossé entre le jeu et l'étude. Quoi ? Apprendre à lire et à écrire par jeu de lettres ? À compter par noisettes, par activité de singe ? J'aurais plutôt à craindre que ces grands secrets ne paraissent pas assez difficiles, ni assez majestueux. L'idiot s'amuse de tout ; il broute vos belles idées ; il mâchonne ; il ricane. Je crains ce sauvage déguisé en homme. Un peu de peinture, en jouant ; quelques notes de musique, soudainement interrompues, sans mesure, sans le sérieux de la chose. Une conférence sur le radium, ou la télégraphie sans fil, ou les rayons X ; l'ombre d'un squelette ; une anecdote. Un peu de danse ; un peu de politique ; un peu de religion. [...] « Je sais, j'ai compris », dit l'idiot. L'ennui lui conviendrait mieux ; il en sortirait, peut-être ; mais dans ce jeu de lettres il reste assis et fort occupé ; sérieux à sa manière, et content de lui-même.

J'aime mieux, dit l'Ombre, j'aime mieux dans l'enfant cette honte d'homme, quand il voit que c'est l'heure de l'étude et qu'on veut encore le faire rire. Je veux qu'il se sente bien ignorant, bien loin, bien au-dessous, bien petit garçon pour lui-même ; qu'il s'aide de l'ordre humain ; qu'il se forme au respect, car on est grand par le respect et non pas petit. Qu'il conçoive une grande ambition, une grande résolution, par une grande humilité. Qu'il se discipline et qu'il se fasse ; toujours en effort, toujours en ascension. Apprendre difficilement les choses faciles.

TEXTE 4 : Michel SERRES, interview parue dans le journal *Le Point*, 21 septembre 2012.

Dans la langue française, le mot "autorité" vient du latin *auctoritas*, dont la racine se rattache au même groupe que *augere*, qui signifie "augmenter". La morale humaine augmente la valeur de l'autorité. Celui qui a autorité sur moi doit augmenter mes connaissances, mon bonheur, mon travail, ma sécurité, il a une fonction de croissance. La véritable autorité est celle qui grandit l'autre. Le mot "auteur" dérive de cette autorité-là. En tant qu'auteur, je me porte garant de ce que je dis, j'en suis

responsable. Et si mon livre est bon, il vous augmente. Un bon auteur augmente son lecteur.

Dans mon dernier livre, je raconte l'avènement d'un nouvel humain, né de l'essor des nouvelles technologies, "Petite Poucette", l'enfant d'Internet et du téléphone mobile. Un clin d'œil à l'usage intensif du pouce pour converser par texto. L'avènement de Petite Poucette a bousculé l'autorité et le rapport au savoir. Parents et professeurs ont le sentiment d'avoir perdu leur crédibilité dès lors que, face à eux, Petite Poucette tient entre ses pouces un bout du monde. Ce que j'appelle dans mon livre la présomption de compétence. Il y a vingt ans, lorsque, enseignant, j'entrais dans un amphithéâtre, je présumais que mes étudiants ne savaient pas. Désormais, j'ai des Petite Poucette devant moi, qui ont probablement compulsé sur Wikipédia les questions que je traite dans mon cours. À l'égard de son élève, le maître a maintenant cette présomption de compétence qu'il est de son devoir d' « augmenter ».

Autrefois, le médecin pouvait présumer que le patient qui consultait ignorait tout de la maladie dont il souffrait. Aujourd'hui, avant d'aller voir le médecin, on cherche sur Internet des informations concernant ses symptômes, pour tenter de poser soi-même un diagnostic. Le médecin a perdu l'autorité qu'il détenait par la présomption d'incompétence de son patient. Il ne peut plus dire : « C'est moi le médecin, laissez-moi faire ! ».

Avant la génération des Petite Poucette, seuls le tyran, le plus riche ou le plus savant tenaient le monde entre leurs mains. Aujourd'hui, pour peu qu'il ait consulté un bon site, l'étudiant, le patient, le consommateur, ou même l'enfant peut en savoir autant sur le sujet traité que le maître, le médecin, le directeur, le journaliste ou l'élu. Nous disons que l'autorité est en crise parce que nous passons d'une société hiérarchique, verticale, à une société plus transversale, notamment grâce aux réseaux comme Internet. Tout ne coule plus du haut vers le bas, de celui qui sait vers l'ignorant. Les relations parent-enfant, maître-élève, État-citoyen... sont à reconstruire.

Les puissants supposés qui s'adressaient à des imbéciles supposés sont en voie d'extinction. Une nouvelle démocratie du savoir est en marche. Désormais, la seule autorité qui peut s'imposer est fondée sur la compétence. Si vous n'êtes pas investi de cette autorité-là, ce n'est pas la peine de devenir député, professeur, président, voire parent. Si vous n'êtes pas décidé à augmenter autrui, laissez toute autorité au vestiaire. L'autorité doit être une forme de fraternité qui vise à tous nous augmenter. Si ce n'est pas ça la démocratie, je ne connais plus le sens des mots !

DEUXIÈME PARTIE : Connaissance de la langue (11 points)

1. Vous procéderez à l'analyse morphologique du mot souligné dans cet extrait du texte 2, vous expliquerez son sens et vous proposerez un synonyme :

« On nous a tant assujettis aux cordes que nous n'avons plus de franches allures. »

2. Dans les trois phrases suivantes tirées du texte 4, vous identifierez la nature et la fonction des différentes propositions subordonnées :

« Il y a vingt ans, lorsque, enseignant, j'entrais dans un amphithéâtre, je présumais que mes étudiants ne savaient pas. Désormais, j'ai des Petite Poucette devant moi, qui ont probablement compulsé sur Wikipédia les questions que je traite dans mon cours. À l'égard de son élève, le maître a maintenant cette présomption de compétence qu'il est de son devoir d' « augmenter » ».

3. Dans l'extrait suivant tiré du texte 1, vous relèverez les participes passés et vous justifierez leur accord.

« Cette présence, je l'ai éprouvée une nouvelle fois, il y a peu, au Blanc-Mesnil, où m'invitait une jeune collègue qui avait plongé ses élèves dans un de mes romans. Quelle matinée j'ai passée là ! Bombardé de questions par des lecteurs qui semblaient posséder mieux que moi la matière de mon livre, l'intimité de mes personnages, qui s'exaltaient sur certains passages et s'amusaient à épinglez mes tics d'écriture... Je m'attendais à répondre à des questions sagement rédigées, sous l'œil d'un professeur légèrement en retrait, soucieux du seul ordre de la classe, comme cela m'arrive assez souvent, et voilà que j'étais pris dans le tourbillon d'une controverse littéraire où les élèves me posaient fort peu de questions convenues. »

4. Dans cet extrait du texte 3, vous commenterez les choix d'écriture et vous les mettrez en lien avec le propos de l'auteur.

« L'idiot s'amuse de tout ; il broute vos belles idées ; il mâchonne ; il ricane. Je crains ce sauvage déguisé en homme. Un peu de peinture, en jouant ; quelques notes de musique, soudainement interrompues, sans mesure, sans le sérieux de la chose. Une conférence sur le radium, ou la télégraphie sans fil, ou les rayons X ; l'ombre d'un squelette ; une anecdote. Un peu de danse ; un peu de politique ; un peu de religion. »

**TROISIÈME PARTIE : Analyse de supports d'enseignement (classe de CM2)
(13 points)**

DOCUMENTS 1 et 2 : Ateliers d'écriture, cycle 3, CM2

1. a) Quel domaine du Socle Commun de Connaissances de Compétences et de Culture est prioritairement concerné par ces deux supports d'enseignement ?
b) Quels objectifs de connaissances et de compétences inscrits dans les programmes peuvent être travaillés dans cette séquence ?
2. Dans le document 1 :
a) quelle compétence est principalement travaillée à travers les exercices proposés ?
b) que pensez-vous de l'articulation des deux exercices ?
3. Décrivez le travail à mener en amont en classe afin de développer la compétence mobilisée dans les exercices du document 1. Vous argumenterez vos choix.
4. Quel regard critique portez-vous sur les activités proposées dans le document 2 au regard des compétences visées ?
5. Quel travail de l'oral pourriez-vous proposer en complément des activités présentées dans les documents 1 et 2 ?

DOCUMENT 1 Ateliers d'écriture – Cycle 3 – CM2

Exercice 1 :

Un acrostiche est un poème dont la première lettre de chaque vers constitue un mot ou une suite de mots si on lit verticalement.

On peut aussi utiliser l'acrostiche pour décrire poétiquement un lieu et ce qu'il évoque...

Complète l'acrostiche suivant : MARSEILLE

M, c'est la Mer qui se jette amoureusement sur les collines,

A
R
S
E
I
L
L
E

Invente à ton tour des acrostiches avec des noms, des qualités, des sentiments, des valeurs...

Exercice 2 :

La syllabe imposée.

Un bagnard banal — balaféré et basané — balayait le bar de la Baleine en baragouinant dans sa barbe. Un barzoï batifolait avec un bâtard de basset.

Compose à ton tour un court texte en utilisant toujours la même syllabe initiale pour les noms, les adjectifs et les verbes : dé-, cha-, so-, ri-, bu-...

Voici une liste de mots en dé- que tu peux utiliser :

déambuler - déballer- le débarquement - un débarras - un débat - débile - un débit - déblayer - déboiser - débonnaire - déborder - déboucher - débraillé - débrouiller - un début - la décadence - un décalage - décaler - décamper - un décapsuleur - décéder

DOCUMENT 2 Ateliers d'écriture – Cycle 3 – CM2

Dans ce *lipogramme⁶ de Raymond Queneau, il y a trois grandes absentes ; lesquelles ?

Ondoyons un poupon, dit Orgon, fils d'Ubu. Bouffons choux, bijoux, poux, puis du mou, du confit, buvons, non point un grog : un punch. Il but du vin itou, du rhum, du whisky, du coco, puis il dort sur un roc. Un bruit du ru couvrit son son. Nous irons sous un pont où nous pourrions promouvoir un dodo, dodo du poupon du fils d'Orgon fils d'Ubu. Un condor prit son vol. Un lion riquiqui sortit pour voir un dingo. Un loup fuit. Un opossum court. Où vont-ils ? L'ours rompit son cou. Il souffrit. Un lis croît sur un mur : voici qu'il couvrit orillons ou goulots du cruchon ou du pot pur stuc. Ubu pond son poids d'or.

Raymond Queneau

**Tu peux chercher la définition de ce mot dans le dictionnaire*

⁶ Un lipogramme est un texte littéraire dans lequel l'auteur s'impose de ne pas utiliser une ou plusieurs lettres de l'alphabet.

Mais qui a donc disparu ?

La réponse est dans le texte, ou plutôt hors du texte... À toi de mener l'enquête !

Il a disparu. Qui a disparu ? Quoi ?

Il y a (il y avait, il y aurait, il pourrait y avoir) un motif tapi dans mon tapis, mais, plus qu'un motif : un savoir, un pouvoir.

Imago dans mon tapis.

L'on dirait un Arcimboldo, parfois : un autoportrait, ou plutôt l'ahurissant portrait d'un Dorian Gray hagard, d'un albinos malsain, fait, non d'animaux marins, d'abondants fruits, d'involutifs pistils s'imbriquant jusqu'à l'apparition du front, du cou, du sourcil, mais d'un amas d'insinuants vibrions s'organisant suivant un art si subtil qu'on sait aussitôt qu'un corps a suffi à la constitution du portrait, sans qu'à aucun instant on ait pourtant l'occasion d'y saisir un signal distinctif, tant il paraît clair qu'il s'agissait, pour l'artisan, d'aboutir à un produit qui, montrant puis masquant, tour à tour, sinon à la fois, garantit la loi qui l'ourdit sans jamais la trahir. D'abord on voit mal la modification. On croit qu'il n'y a qu'un tracas instinctif qui partout vous fait voir l'anormal, l'ambigu, l'angoissant. Puis, soudain, l'on sait, l'on croit savoir qu'il y a, non loin, un l'on sait trop quoi qui vous distrait, vous agit, vous transit. Alors tout pourrit. On s'ahurit, on s'avachit : la raison s'affaiblit.

Un mal obstinant, lancinant vous fait souffrir. L'hallucination qui vous a pris vous abrutira jusqu'à la fin.

L'on voudrait un mot, un nom ; l'on voudrait rugir : voilà la solution, voilà d'où naquit mon tracas. L'on voudrait pouvoir bondir, sortir du sibyllin, du charabia confus, du mot à mot gargouillis. Mais l'on n'a plus aucun choix : il faut approfondir jusqu'au bout la vision.

L'on voudrait saisir un point initial : mais tout a l'air si flou, si lointain...

Georges Perec, *La Disparition*⁷, éd. Denoël, 1969

⁷ Le titre de ce roman fait référence à la disparition de la lettre « e » dans l'ensemble de l'ouvrage.